



EXTÉRIEUR.

ALLEMAGNE

Francfort, le 7 juin.

Le lieutenant-général saxon M. de Lecocq a passé par ici, en se rendant à l'armée, pour prendre le commandement du contingent du roi de Saxe qui forme huit mille hommes, dont mille hommes de cavalerie; ce corps fera partie de celui qui est commandé par le duc de Saxe-Cobourg, et qui doit agir dans les Pays-Bas sous les ordres du duc de Wellington. Outre cela, le royaume de Saxe fournira une landwehr de huit mille hommes, et une landsturm de huit mille hommes qui en formera la réserve.

— Les princes médiatisés de l'Allemagne n'ont pas voulu attendre les décisions du congrès. Pour mettre fin à leur position équivoque, et ayant à leur tête les maisons de Wittgenstein et de Solms, ils viennent de se placer sous la protection de la Prusse. Le cabinet de Berlin a de suite annoncé cet événement au congrès, où il a fait une vive impression.

— Les trois bataillons saxons désarmés à Liège sont arrivés le 25 mai à Wesel. Ils marchent par détachemens de deux cents hommes, sous une forte escorte. A l'exception des officiers qui conservent leurs épées, ils sont regardés comme prisonniers de guerre, et conduits à Magdebourg.

Le 5, à midi, l'empereur d'Autriche et l'empereur de Russie sont arrivés au quartier-général de Heidelberg où le grand-duc de Bade s'était rendu pour complimenter ces monarches.

Le 6, on y vit arriver le prince de Wiede.

SUISSE.

Bâle, le 15 juin.

Le quartier-général français du général en chef comte Lecourbe, a été transféré à Blotzheim, à trois lieues d'ici, entre Huningue et Altkirch. Le général Lecourbe a publié un ordre du jour, par lequel il défend aux militaires de son corps d'armée toute espèce de communication avec l'étranger.

Lausanne, le 15 juin.

Le quartier-général du prince de Schwartzenberg est toujours à Heidelberg, où arrivent successivement les troupes sous ses ordres.

Venise, le 5 juin.

Le roi Charles IV, la reine d'Espagne, le prince de la Paix et la princesse de Galles sont ici depuis hier.

ANGLETERRE.

Londres, le 14 juin.

Dans une proclamation en date du 2 juin, il est déclaré que le renouvellement des hostilités met S. M. dans le cas d'exercer les pouvoirs dont elle a été investie; et en conséquence elle ordonne que tous les soldats qui servent aujourd'hui dans les armées (à l'exception des bataillons de vétérans), et qui n'ont été enrôlés que pour un temps déterminé, continueront de servir dans les dites armées, trois ans après l'expiration du terme de leur engagement.

— Par une autre proclamation, il est ordonné à tous étrangers qui viendront d'un port ou lieu quelconque, sous la domination de ceux qui exercent les pouvoirs du gouvernement en France, de débarquer à Harwich, Douvres, Newhaven, Southampton, Falmouth et Greivesand. Tout maître d'un bateau ou bâtiment qui débarquerait des étrangers dans tout autre lieu, sans permission du secrétaire-d'état, sera condamné à une amende de 40 liv. sterl. pour chaque personne ainsi débarquée, et le bateau ou bâtiment sera saisi. (London Gazette.)

— Le prince-régent, au nom de S. M., a nommé M. Henri Salt consul général en Egypte.

— Le lord maire, sur le rapport des inspecteurs de la halle aux farines, a fixé le prix du pain de quatre livres à 11—5/4 pence (27 sous 4 cent.) Le prix du pain est fixé d'après les règles établies par un acte du parlement, à peu près de cette manière:

Quand le sac de farine vaut...	64 schill.	0 p.
Les frais de boulangerie sont estimés	15	4
Le sel.....	0	9
	<hr/>	
	78 schill.	1 p.

PARLEMENT.

CHAMBRE DES COMMUNES.

Séance du 12 juin.

TRAITÉ DE SUBSIDES AVEC LA HOLLANDE.

Lord Castlereagh, dans un comité de toute la chambre a fait l'explication du traité de subsides conclu entre l'Angleterre et le roi des Pays-Bas, et il dit:

En portant l'attention du comité aux engagements contractés

tion raisonnable. Je dirai d'abord à la chambre comment on a contracté. Après le mouvement des armées allées sur le Rhin, on vit qu'il était indispensable d'unir les efforts de tous les Etats de l'Europe pour soutenir le fardeau énorme de la guerre, et les alliés étant à Francfort, on fit un arrangement par lequel les petites puissances, montant alors au nombre de 22, s'engagèrent à fournir une certaine quantité d'hommes, et cette force militaire, à contribuer d'une certaine somme égale au revenu net d'une année de chacune d'elles pour les frais de la guerre. Je ne mentionne ceci que pour montrer sur quoi est fondé le droit que l'on a sur la Hollande, et si c'est une mesure juste à l'égard des autres puissances, ce dont personne ne doute, elle est encore plus juste et raisonnable à l'égard de la Hollande, car sans de grands efforts de leur part, il était impossible que son territoire, alors soumis à la France, pût fournir la quantité d'hommes demandés. La Hollande a donc nécessairement contribué aux besoins de la campagne, elle a eu moins de troupes et supporté moins de frais. En outre, elle n'a pu rien faire au commencement des opérations. Aussi a-t-on cru raisonnable, aussitôt que les circonstances lui eurent donné les moyens de prendre part à l'entreprise générale, de lui faire supporter une partie du fardeau de la guerre, peut-être même un peu plus que les autres puissances, parce que ce ne fut que très-tard qu'elle put agir de concert avec les alliés. Certains droits que la Russie avait sur les autres alliés ont fait que les dépenses ont été faites en sa faveur. Cependant on ne les a répétées sur le roi des Pays-Bas qu'autant qu'il garderait possession de son pays, et par cet arrangement l'empereur de Russie avait une espèce d'intérêt à maintenir l'intégrité de ces possessions, que je regarde comme un point très-important dans les relations politiques de l'Europe. Au fait, j'espère que la chambre sentira que les dépenses qui touchent la Hollande, sont justes en principes, et qu'il était à désirer que nous en prissions une partie, puis, au retour de la Hollande, nous pouvions lui demander la cession de quelques-unes de ses colonies, ce qu'autrement nous n'aurions pu faire. Elles sont très-importantes par rapport aux Indes orientales, soit par celles qui sont sur la côte de l'Amérique du Sud, d'où nos manufacturiers pourront recevoir du coton. Il y a aussi un autre point de vue qu'on ne doit pas oublier; il est vrai que le roi des Pays-Bas avait pris des mesures décisives pour abolir la traite des nègres avant qu'on eût fait ces arrangements. Mais maintenant que ces colonies sont au pouvoir de la Grande-Bretagne, on aura bien des facilités pour la détruire entièrement, facilités qu'on n'aurait pas eues, si elles eussent été rendues à la Hollande. Quant aux dépenses ainsi créées au lieu des colonies, il ne sera pas nécessaire d'en concevoir aucun frais cette année. Les premiers frais n'ont rien qu'un million de 1816, et ils n'excéderont pas 136,000 livres par an, jusqu'à ce que le tout soit payé. De plus, ils dépendent entièrement de la puissance de la maison d'Orange dans les Pays-Bas, car si malheureusement ils étaient encore soumis à la France, ils cesseraient immédiatement.

Le noble lord finit par dire que l'opinion du comité est que l'on destine une partie des fonds consolidés pour le paiement de l'intérêt d'un capital de 25 millions de florins hollandais, faisant partie d'un emprunt fait en Hollande pour le service de la Russie.

M. Whitbread fait quelques remarques sur la manière dont

LE MONITEUR UNIVERSEL

DEUXIÈME ÉDITION.

SUPPLÉMENT extraordinaire au N° du 21 Juin.

NOUVELLES DE L'ARMÉE.

Bataille de Ligny-sous-Fleurus.

Le 16 au matin l'armée occupait les positions suivantes :

L'aile gauche, commandée par le maréchal duc d'Elchingen, et composée du 1^{er} et du 2^e corps d'infanterie et du 2^e de cavalerie, occupait les positions de Frasne.

L'aile droite, commandée par le maréchal Grouchy, et composée des 3^e et 4^e corps d'infanterie et du 3^e corps de cavalerie, occupait les hauteurs derrière Fleurus.

Le quartier-général de l'Empereur était à Charleroi, où se trouvaient la garde impériale et le 6^e corps.

L'aile gauche eut l'ordre de marcher sur les Quatre-Bras, et la droite sur Sombre. L'Empereur se porta à Fleurus avec sa réserve.

Les colonnes du maréchal Grouchy étant en marche, aperçurent après avoir dépassé Fleurus, l'armée ennemie, commandée par le feld-maréchal Blücher, occupant les plateaux du moulin de Bussy, par la gauche, le village de Sombre, et prolongeant sa cavalerie fort avant sur la route de Namur : sa droite était à Saint-Amand, et occupait ce gros village avec de grandes forces, ayant devant elle un ravin qui formait sa position.

L'Empereur fut reconnaître la force et les positions de l'ennemi, et résolut d'attaquer sur-le-champ. Il fallut faire un changement de front, la droite en avant et en pivotant sur Fleurus.

Le général Vandamme marcha sur Saint-Amand, le général Gérard sur Ligny et le maréchal Grouchy sur Sombre. La 4^e division du 2^e corps, commandée par le général Girard, marcha en réserve derrière le corps du général Vandamme. La garde se rangea à la hauteur de Fleurus, ainsi que les cuirassiers du général Milhaud.

A trois heures après-midi ces dispositions furent achevées. La division du général Lefol, faisant partie du corps du général Vandamme, s'engagea la première, et s'empara de Saint-Amand, d'où elle chassa l'ennemi à la bayonnette. Elle se maintint pendant tout le combat au cimetière et au clocher de Saint-Amand ; mais ce village, qui est très-étendu fut le théâtre de différens combats pendant la soirée ; tout le corps du général Vandamme y fut engagé, et l'ennemi y engagea des forces considérables.

Le général Girard placé en réserve du corps du

côté, a été très-considérable, elle s'élève à 4200 hommes tués ou blessés. Ce combat a fini à la nuit. Lord Wellington a ensuite évacué les Quatre-Bras, et s'est porté sur Genappes.

Dans la matinée du 17, l'Empereur s'est rendu aux Quatre-Bras, d'où il a marché pour attaquer l'armée anglaise ; il l'a poussée jusqu'à l'entrée de la forêt de Soignes avec l'aile gauche et la réserve. L'aile droite s'est portée par Sombres à la suite du feld-maréchal Blücher, qui se dirigeait sur Savres, où il paraissait vouloir se placer.

A dix heures du soir, l'armée anglaise occupa Mont-Saint-Jean par son centre, se trouva en position en avant de la forêt de Soignes ; il aurait fallu pouvoir disposer de trois heures pour l'attaquer, on fut donc obligé de remettre au lendemain.

Le quartier-général de l'Empereur fut établi à la ferme de Caillou, près Planchenoit. La pluie tombait par torrens. Ainsi, dans la journée du 16, la gauche, la droite et la réserve, ont été également engagées à une distance d'à-peu-près deux lieues.

Bataille de Mont-de-Saint-Jean.

A neuf heures du matin, la pluie ayant un peu diminué, le 1^{er} corps se mit en mouvement, et se plaça, la gauche à la route de Bruxelles, et vis-à-vis le village de Mont-Saint-Jean, qui paraissait le centre de la position de l'ennemi. Le second corps appuya sa droite à la route de Bruxelles, et sa gauche à un petit bois à portée de canon de l'armée anglaise. Les cuirassiers se portèrent en réserve derrière, et la garde en réserve sur les hauteurs. Le 6^e corps avec la cavalerie du général d'Aumont, sous les ordres du comte Lobau, fut destinée à se porter en arrière de notre droite, pour s'opposer à un corps prussien qui paraissait avoir échappé au maréchal Grouchy, et être dans l'intention de tomber sur notre flanc droit, intention qui nous avait été connue par nos rapports, et par une lettre d'un général prussien, que portait une ordonnance prise par nos coureurs.

Les troupes étaient pleines d'ardeur. On estimait les forces de l'armée anglaise à 80 mille hommes ; on supposait que le corps prussien, qui pouvait être en mesure vers le soir, pouvait être de 15 mille hommes. Les forces ennemies étaient donc de plus de 90 mille hommes. Les nôtres étaient moins nombreuses.

A midi, tous les préparatifs étant terminés, le prince Jérôme, commandant une division du 2^e corps, et destiné à en former l'extrême

gauche, se porta sur le flanc droit de l'ennemi, et l'attaqua jusqu'à ce qu'on eût repoussé l'attaque de flanc du corps prussien. Cette attaque se prolongeait toujours et perpendiculairement sur notre flanc droit : l'Empereur y envoya le général Duhesmes avec la jeune garde et plusieurs batteries de réserve. L'ennemi fut contenu, fut repoussé et recula ; il avait épuisé ses forces et l'on n'en avait plus rien à craindre. C'est ce moment, qui était celui indiqué pour une attaque sur le centre de l'ennemi. Comme les cuirassiers souffraient par la mitraille, on envoya quatre bataillons de la moyenne garde pour protéger les cuirassiers, soutenir la position, et si cela était possible, dégager et faire reculer dans la plaine une partie de notre cavalerie.

On envoya deux autres bataillons pour se tenir en potence sur l'extrême gauche de la division, qui avait manœuvré sur nos flancs, afin de n'avoir de ce côté aucune inquiétude, le reste fut disposé en réserve, partie pour occuper la potence en arrière de Mont-Saint-Jean, partie sur le plateau en arrière du champ de bataille qui formait notre position de retraite.

Dans cet état de chose la bataille était gagnée, nous occupions toutes les positions que l'ennemi occupait au commencement de l'action, notre cavalerie ayant été trop tôt et mal employée, nous ne pouvions plus espérer de succès décisifs. Mais le maréchal Grouchy ayant appris le mouvement du corps prussien, marchait sur le derrière de ce corps, ce qui nous assurait un succès éclatant pour la journée du lendemain. Après huit heures de feu et de charge d'infanterie et de cavalerie toute l'armée voyait avec satisfaction la bataille gagnée et le champ de bataille en notre pouvoir.

Sur les huit heures et demie, les quatre bataillons de la moyenne garde qui avaient été envoyés sur le plateau au-delà de Mont-St-Jean pour soutenir les cuirassiers, étant gênés par sa mitraille, marchèrent à la bayonnette pour enlever ses batteries. Le jour finissait, une charge faite sur leur flanc par plusieurs escadrons anglais les mirent en désordre, les fuyards repassèrent le ravin, les régimens voisins qui virent quelques troupes appartenant à la garde à la débandade, crurent que c'était de la vieille garde et s'ébranlèrent ; les cris tout est perdu, la garde est repoussée, se firent entendre, les soldats prétendent même que sur plusieurs points des malveillans apostés ont crié *sauve qui peut*. Quoiqu'il en soit, une terreur panique se répandit tout à-la-fois sur tout le champ de bataille, on se précipita dans le

Le général Vandame tourna le village par sa droite et s'y battit avec sa valeur accoutumée. Les forces respectives étaient soutenues de part et d'autres par une soixantaine de bouches à feu.

A la droite le général Gérard s'engagea avec le 4^e corps au Village de Ligny qui fut pris et repris plusieurs fois.

Le maréchal Grouchy à l'extrême droite et le général Pajol combattirent au village de Sombre. L'ennemi montra de 80 à 90 mille hommes et un grand nombre de pièces de canon.

A sept heures nous étions maîtres de tous les villages situés sur le bord du ravin qui couvrait la position de l'ennemi; mais il occupait encore avec toutes ses masses le plateau du moulin de Bussy.

L'Empereur se porta avec sa garde au village de Ligny, le général Gérard fit déboucher le général Pecheux avec ce qui lui restait de réserve, presque toutes les troupes ayant été engagées dans ce village. Huit bataillons de la garde débouchèrent à la bayonnette et derrière eux les quatre escadrons de service, les cuirassiers du général Delort, ceux du général Milhaud, et les grenadiers à cheval de la garde. La vieille garde aborda à la bayonnette les colonnes ennemies qui étaient sur les hauteurs de Bussy, et en un instant couvrit le champ de bataille de morts. L'escadron de service attaqua et rompit un carré, et les cuirassiers poussèrent l'ennemi dans toutes les directions. A sept heures et demi nous avions 40 pièces de canon, beaucoup de voitures, des drapeaux et des prisonniers, et l'ennemi cherchait son salut dans une retraite précipitée. A dix heures la bataille était finie et nous nous trouvions maîtres de tout le champ de bataille.

Le général Lutzow partisan a été fait prisonnier. Les prisonniers assurent que le feld-maréchal Blücher a été blessé. L'élite de l'armée prussienne a été détruite dans cette bataille. Sa perte ne peut être moindre de 15,000 hommes. La nôtre est de 3,000 hommes tués ou blessés.

A la gauche, le maréchal Ney avait marché sur les Quatre-Bras, avec une division qui avait culbuté une division anglaise qui s'y trouvait placée. Mais attaqué par le prince d'Orange avec vingt-cinq mille hommes, partie anglais, partie hanovriens, à la solde de l'Angleterre, il se replia sur sa position de Frasnes. Là, s'engagèrent des combats multipliés; l'ennemi s'attachait à le forcer, mais il le fit vainement. Le duc d'Elchingen attendait le premier corps qui n'arriva qu'à la nuit, il se borna à garder sa position. Dans un carré attaqué par le 8^e régiment de cuirassiers, le drapeau du 69^e régiment d'infanterie anglais, est tombé entre nos mains. Le prince de Brunswick a été tué. Le prince d'Orange a été blessé. On assure que l'ennemi a eu beaucoup de personnalités et de généraux de marque tués ou blessés; on porte la perte des Anglais, à 4 ou 5000 hommes, la nôtre de ce

cupait une partie. La canonade s'engagea; l'ennemi soutint par 50 pièces de canon les troupes qu'il avait envoyées pour garder le bois. Nous fîmes aussi de notre côté des dispositions d'artillerie. A une heure, le prince Jérôme fut maître de tout le bois, et toute l'armée anglaise se replia derrière un rideau. Le comte d'Erlon attaqua alors le village de Mont-Saint-Jean, et fit appuyer son attaque par 80 pièces de canon. Il s'engagea là une épouvantable canonnade, qui dut beaucoup faire souffrir l'armée anglaise. Tous les coups portaient sur le plateau. Une brigade de la 1^{re} division du comte d'Erlon s'empara du village de Mont-Saint-Jean; une seconde brigade fut chargée par un corps de cavalerie anglaise, qui lui fit éprouver beaucoup de pertes. Au même moment, une division de cavalerie anglaise chargea la batterie du comte d'Erlon par sa droite, et désorganisa plusieurs pièces; mais les cuirassiers du général Milhaud, chargèrent cette division, dont trois régiments furent rompus et écharpés.

Il était trois heures après midi. L'Empereur fit avancer la garde pour la placer dans la plaine sur le terrain qu'avait occupé le premier corps au commencement de l'action: ce corps se trouvant déjà en avant. La division prussienne, dont on avait prévu le mouvement commença alors à s'engager avec les tirailleurs du comte Lobau, en prolongeant son feu sur tout notre flanc droit. Il était convenable, avant de rien entreprendre ailleurs, d'attendre l'issue qu'aurait cette attaque. A cet effet, tous les moyens de la réserve étaient prêts à se porter au secours du comte Lobau et à écraser le corps prussien, lorsqu'il se serait avancé.

Cela fait, l'Empereur avait le projet de mener une attaque par le village de Mont-St-Jean, dont on espérait un succès décisif; mais par un mouvement d'impatience si fréquent dans nos annales militaires, et qui nous a été souvent si funeste, la cavalerie de réserve s'étant aperçue d'un mouvement rétrograde que faisaient les Anglais pour se mettre à l'abri de nos batteries, dont ils avaient déjà tant souffert, couronna les hauteurs du mont-Saint-Jean et chargea l'infanterie. Ce mouvement qui, fait à tems et soutenu par les réserves, devait décider de la journée, fait isolément et avant que les affaires de la droite ne fussent terminées, devint funeste.

N'y ayant aucun moyen de le contremander, l'ennemi montrant beaucoup de masses d'infanterie et de cavalerie, et les deux divisions de cuirassiers étant engagées, toute notre cavalerie courut au même moment pour soutenir ses camarades. Là, pendant trois heures, se firent de nombreuses charges qui nous valurent l'enfoncement de plusieurs carrés et six drapeaux de l'infanterie anglaise, avantage hors de proportion avec les pertes qu'éprouvait notre cavalerie par la mitraille et les fusillades. Il était impossible de disposer de nos réserves d'infan-

les soldats, les canonniers, les caissons se présentaient pour y arriver: la vieille garde qui était en réserve en fut assaillie, et fut elle-même entraînée.

Dans un instant, l'armée ne fut plus qu'une masse confuse, toutes les armes étaient mêlées, et il était impossible de reformer un corps. L'ennemi qui s'aperçut de cette étonnante confusion, fit déboucher des colonnes de cavalerie; le désordre augmenta, la confusion de la nuit empêcha de rallier les troupes et de leur montrer leur erreur.

Ainsi une bataille terminée, une journée finie, de fausses mesures réparées, de plus grands succès assurés pour le lendemain tout fut perdu par un moment de terreur panique. Les escadrons même de service, rangés à côté de l'Empereur, furent culbutés et désorganisés par ces flots tumultueux, et il n'eut plus d'autre chose à faire que de suivre le torrent. Les parcs de réserve, les bagages qui n'avaient point repassé la Sambre, et tout ce qui était sur-le-champ de bataille sont restés au pouvoir de l'ennemi. Il n'y a eu même aucun moyen d'attendre les troupes de notre droite; on sait ce que c'est que la plus brave armée du monde, lorsqu'elle est mêlée et que son organisation n'existe plus.

L'Empereur a passé la Sambre à Charleroi le 19 à cinq heures du matin. Philippeville et Avesnes ont été donnés pour point de réunion. Le prince Jérôme, le général Morand et les autres généraux y ont déjà rallié une partie de l'armée. Le maréchal Grouchy, avec le corps de la droite, opère son mouvement sur la Basse-Sambre.

La perte de l'ennemi doit avoir été très grande, à en juger par les drapeaux que nous lui avons pris, et par les pas rétrogrades qu'il avait fait. La nôtre ne pourra se calculer qu'après le ralliement des troupes. Avant que le désordre éclatât, nous avions déjà éprouvé des pertes considérables, sur-tout dans notre cavalerie, si finement et pourtant si bravement engagée. Malgré ces pertes, cette vaillante cavalerie a constamment gardé la position qu'elle avait prise aux Anglais, et ne l'a abandonnée que quand le tumulte et le désordre du champ de bataille l'y ont forcée. Au milieu de la nuit et des obstacles qui encombraient la route, elle n'a pu elle-même conserver son organisation.

L'artillerie comme à son ordinaire s'est couverte de gloire. Les voitures du quartier général étaient restées dans leur position ordinaire, aucun mouvement rétrograde n'ayant été jugé nécessaire. Dans le cours de la journée elles sont tombées entre les mains de l'ennemi.

Telle a été l'issue de la bataille de Mont-St-Jean, glorieuse pour les armées françaises et pourtant si funeste.